

Fracture linguistique et complexité identitaire dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leila Sebbar

Linguistic divide and identity complexity in *Je ne parle pas la langue de mon père* of Leila Sebbar

Souames Amira*,¹

¹ Université de M'sila -Algérie amira.souames@univ-msila.dz

Date de soumission: 01/01/2023 Date d'acceptation : 13/03/2023 Date de publication: 31/03/2023

Résumé

*Dans l'œuvre de Leila Sebbar *Je ne parle pas la langue de mon père* » sous la facture de la littérature beur, se reflètent le goût et le caractère singulier de l'écrivaine qui, arrache la littérature à son propre terrain pour la mettre à l'épreuve de l'être et de la recherche d'un « soi ».*

Née d'un père algérien et d'une mère française, dans une Algérie coloniale où elle a grandi jusqu'à dix-huit ans avant de venir s'établir en France, en 1962 ; cette écrivaine se trouve déchirée et écartelée entre les deux rives de la Méditerranée : l'Algérie et la France, deux pays dont l'histoire demeure commune.

*Nous tenterons à travers cet article d'expliquer comment la fiction complète l'œuvre de Leila Sebbar. Du coup, la forme particulière *Je ne parle pas la langue de mon père* propose l'approche la plus intéressante à la question des rapports entre la langue et l'être, en particulier en ce qui concerne la transformation de l'élément psychologique au domaine de l'écriture.*

Leila Sebbar expose la liaison entre l'Algérie et la France, les conflits identitaires et linguistiques qui semblent s'identifier d'ores et déjà à travers le titre

* Auteur correspondant

Ce qu'il faut y reconnaître, c'est plutôt une zone de partage, trouble et ambiguë, de la langue du père et l'acte d'écrire sont reliées l'une à l'autre par leur désir d'entendre l'inaudible.

Si Leila Sebbar a fini par trouver une solution au problème de l'identité, c'est grâce, donc, à l'acte d'écrire et au pouvoir de la littérature.

Enfin, pour sortir de toutes ces apories identitaires dont souffre les personnages de notre auteure, il n'y a que l'écriture comme échappatoire à cette crise identitaire d'un « je » en quête de son intégrité initiale.

Mots-clés: *Je ne parle pas la langue de mon père ; Leila Sebbar ; identité ; langue du père ; exil ; l'entre-deux ; culture ; Fiction.*

Abstract

*The taste and the singular character of Leila Sebbar are reflected in her work *Je ne parle pas la langue de mon père*, under the influence of beur literature. The writer takes literature from her own soil to put it to the test of being and the search for a "self".*

Born to an Algerian father and a French mother, in a colonial Algeria where she grew up until the age of eighteen, before moving to France in 1962. This writer is torn apart between the two shores of the Mediterranean: Algeria and France, two countries whose history remains common.

*Through this essay, we will try to explain how fiction complements the work of Leila Sebbar. Therefore, the particular form of "*Je ne parle pas la langue de mon père*", offers us the most interesting approach to the question of the relationship between language and being, especially as regards the transformation of the psychological element in the field of writing.*

Leila Sebbar exposes the link between Algeria and France, the identity and linguistic conflicts that seem to already identified through the title.

What must be recognized is rather a zone of sharing, troubled and ambiguous, the language of the father and the act of writing are related to each other by their desire to hear the inaudible. If Leila Sebbar has finally found a solution to the problem of identity, it is thanks, therefore, to the act of writing and the power of literature.

Finally, to get out of all the impasse of identity suffered by the characters of our author, there is only writing as an escape from this identity crisis of an «I» in search of its initial integrity.

Key words: *Je ne parle pas la langue de mon père ;father's language ; fiction ; exile ; identity ; in-between ; culture..*

I. Introduction :

Depuis quelques années les textes de femmes s'érigent comme un corpus important à l'intérieur de la littérature magrébine d'expression française, ces textes du Maghreb manifestent, les rapports parfois difficiles et contradictoires entre la France et le Maghreb liés à leur contexte historique en rapport avec la langue et la culture ainsi que les relations qu'ils entretiennent avec la culture d'origine.

A cet égard et dans le cas particulier de la sphère franco -algérienne, retentissent avec force et détermination des voix fascinantes telles que : Assia Djebar, Nina Bouraoui, et Meïssa bey ainsi que Leila Sebbar. Leur témoignage actif vis-à-vis de leurs propres enjeux identitaires rend compte de la complexité des rapports bipolaires résultant des expériences de leurs exils, traversée par la forte empreinte des traces autobiographiques ; leur écriture thématise des identités en marge et se nocerait d'un entre deux linguistique et culturelle permanent, non toujours assumés.

Dans le cas particulier de Leila Sebbar, sur qui nous nous pencherons la problématique linguistique et culturelle générée par la croisée de ses origines franco algérienne déclenche et articule un univers créatif particulier que nous tenterons d'appréhender à travers l'étude de son œuvre *jeneparle pas la langue de mon père*¹ qui met l'accent sur l'importance de la dimension linguistique et autobiographique chez Leila Sebbar.

Leila Sebbar écrit en français, langue naturelle et lié à ses origines, à son lieu de résidence réfléchissent dans son œuvre tout à la fois la richesse et l'insécurité identitaire engendrées par la complexité de sa situation originelle, confrontée corps et langue pas toujours conciliable, ni tout à fait française, ni tout à fait magrébine se retrouve dans une position bancale difficilement tenable. Cette situation d'ambiguïté nous a amenés à s'interroger sur cette relation ambiguë de la langue et de son identité. Pour arriver à déceler le nœud de son intrigue qui se déroule autour de la langue non apprise et non comprise certainement son inquiétude se résout par la récupération de l'arabe, chose qui est impossible pour elle.

Acet égard nous nous interrogeons sur la problématique de l'écriture : est-ce par l'écriture que la narratrice s'approprie une voie propre à elle revendiquant son identité de l'écriture ? Autrement dit : peut-on dégager le lien qui existe entre langue d'écriture et identité de l'écriture ?

II. déconstruction identitaire

¹*Jeneparle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard, 2003.

Souames Amira Fracture linguistique et complexité identitaire dans *Je ne parle pas la langue de mon père de Leila Sebbar*

Leila Sebbar née en 1941 de père Algérien et de mère française, elle a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans dans un petit village des hauts plateaux d'Algérie où ses parents étaient instituteurs, elle rejoint ensuite la France pour suivre des études supérieures. Elle est « *filles des deux côtés de la Méditerranée, une femme de l'entre-deux, une méridienne* », écrit l'historienne Michelle Perrot dans sa préface du livre de Sebbar, intitulé : « *Mes Algéries en France.* » (SEBBAR L. , 2004)

Diplômée de littérature française, Leila Sebbar a choisi Paris comme lieu de résidence. Mariée, mère de deux enfants, elle y exerce depuis une vingtaine d'années le métier d'enseignante et de romancière. Leila Sebbar collabore également à de nombreuses revues dans lesquelles elle exprime son intérêt non seulement pour l'actualité littéraire mais aussi pour la question féministe et les problèmes d'immigration et d'intégration des beurs.

L'auteure de notre œuvre est une écrivaine de l'exil car elle n'a pas appris la langue de son père, c'est pour cette raison qu'elle tente de revendiquer à travers l'œuvre son monolinguisme et fait du rapport à la langue, un des thèmes principaux de ses écrits. L'arabe pour elle, c'est les sons, la musique, la mélodie, la violence aussi. L'arabe, langue paternelle qu'elle écoutait sans se l'approprier, par contre la langue maternelle devenue sa langue d'écriture et de communication qui est le français.

Les personnages dont elle se sert dans son œuvre afin de remémorer l'histoire de cet « étranger bien-aimé. »

Avec son père s'est noué un rapport respectueux et craintif et surtout un non-dit qui a fait violence. Le père, directeur d'école, n'a pas parlé arabe avec ses filles. Il les a fait étudier dans le système francophone et il n'a pas su non plus protéger ses filles des quolibets ironiques et grossiers des garçons, quand elles allaient sur le chemin de l'école. L'enseignement n'était pas mixte, mais il n'y avait pas un parcours féminin et une route masculine pour se rendre à l'école ! Leila a prouvé des terreurs, des hontes, qu'elle ne pouvait partager. Les non-dits l'ont fait écrire. (jetsetmagazine, 2002)

C'est justement ce silence qui fait que Leila Sebbar réclame et revendique cette partie incontournable de son identité. Elle se met, de ce fait, à retracer le chemin de son père. Leila Sebbar use de son imagination pour compléter l'histoire d'un homme qu'elle aime et respecte depuis toujours. Elle lui invente donc une vie parallèle. Ce besoin de père se ressent dans l'écriture qui reste tiraillée entre deux cultures du fait qu'elle soit d'une mère française.

Son histoire est celle d'un passage d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une langue à l'autre, ainsi la narratrice n'a pas cessé tout au long de ses discours d'exprimer sa souffrance, son malaise vécu au quotidien et sa douleur par rapport au silence de son père et à l'absence de communication entre elle et son ascendant qui l'a empêché de comprendre l'Histoire de son pays, de côtoyer les femmes de son pays, ce mutisme pour elle est comme un blanc qu'elle voudrait bien combler.

Lorsque *Je ne parle pas la langue de mon père* a été publié en 2003, ce fut un moment crucial pour Leila Sebbar car s'il s'agit d'un constat, qui est en même temps un aveu, une culpabilité et certainement plus encore, une blessure.

L'écrivaine qui a écrit ce récit cinq ans après la mort de son père, avoue qu'elle n'aurait jamais osé écrire ce texte de son vivant. Celui-ci est à la fois un hommage et en même temps une recherche dans le silence : pourquoi son père l'a privée de la langue paternelle, la langue arabe ?

Elle l'expliquera lors de sa conférence, en 2012, organisée par Mireille Calle Gruber, à l'Université de la Sorbonne Nouvelle : « *Je ne me sens pas coupable de cette privation. Le coupable serait mon père, je ne veux pas qu'il soit coupable* » a-t-elle avoué.

Cette privation rend l'écrivaine clandestine dans le pays de son père. Elle n'arrive pas à dire « *mon pays* » car elle n'a jamais entendu le nom du pays en langue paternelle, ni écouté l'histoire du pays en arabe. Le fait de ne pas parler la langue de son père la rend muette. Le mutisme ou le silence fortifie en elle une faculté, celle de regarder, d'observer ce qui se trouve et se passe autour d'elle. Le silence de la langue de son père demeure une façon de vivre chez elle. Par ce silence, l'Algérie, le pays de son père, devient, pour elle, un pays fantôme, un pays inconnu.

Je ne parle pas la langue de mon père se construit donc entièrement autour de l'absence de l'explication de la part de son père. La langue devient presque le vecteur de l'exil, d'une mémoire fragmentée, raison pour laquelle Sebbar note, collecte, regroupe pour compléter le puzzle, elle n'hésite pas de faire appel à la fantaisie, inventant l'histoire des fils à Aïcha et à Fatma ainsi que des rencontres, des événements qui auraient pu avoir lieu pour essayer de comprendre et de construire une histoire propre à elle. C'est un questionnement permanent et d'après ce que pense Leila Sebbar c'est cela qui lui donne l'envie d'écrire.

II.1. L'exil de l'arabe :

a) Une langue étrangère :

L'exilée entre terre et langue souffre d'une rupture généalogique. L'exil est dans la langue de son père, la langue de sa terre que son père ne lui a pas apprise.

L'exil est dans ce manque, dans l'inconnu profond-elle se considère quelque part comme « un produit contaminé » ayant un rapport complexe, conflictuel, passionnel à l'Algérie, un rapport pathologique.

Si Leila Sebbar n'apprend pas la langue de son père, c'est qu'elle refuse que l'arabe soit réduit à un outil de communication, Leila Sebbar veut d'abord et avant tout « entendre à l'oreille et à l'œil » l'arabe, tout comme s'il s'agissait d'une musique. Elle écoute l'arabe pour son côté mélodieux, comme on peut apprécier la beauté d'une messe en latin, sans rien y comprendre. Si le français est la langue de l'écriture et la seule langue qu'elle parle, l'arabe est la langue de l'émotion et de la terre algérienne dont elle est exilée.

Une autre raison interdite à Leila Sebbar d'apprendre l'arabe. Elle estime qu'on ne peut pas apprendre une langue ni une religion d'ailleurs-si on ne l'a pas acquise dans la petite enfance(BOUILLEZ, 2003). On peut remédier à ce manque, par des cours par exemple, mais ce substitut ne permet jamais d'accéder à la langue ou à la religion.

a) Séparation linguistique et physique :

La narratrice est née dans une Algérie Coloniale, d'un père algérien et d'une mère française ; cette double appartenance l'a amené à vivre une séparation de tous les côtés ; physique, politique ; linguistique envers son entourage.

Dans la maison de Leila Sebbar, la langue parlée est la langue française, la langue arabe est parfaitement absente, elle n'est parlée ni à l'école, ni en dehors de la maison avec les filles de la

galline ...son père se gardait de parler l'arabe à la maison faisant d'elle une langue interdite, mise à l'ombre. En agissant ainsi, son père croyait protéger ses enfants d'un mal, celui du colonisateur. Elle assistait aux scènes des événements quotidiennes qu'à travers ce qu'elle voyait derrière les barreaux et les moustiquaires, sans savoir et comprendre ce qui se passait à cause de la langue :

Derrière la moustiquaire rouillée par endroits, elle n'est pas encore trouée, les mailles serrées protègent des regards de la rue, mais ne m'empêchent pas de voir, je suis accroupie dans l'espace étroit entre les volets de bois et les battants de la fenêtre... (SEBBAR L. , 2003, p. 199)

Elle se sentait clôturée par les murs de l'école qui se situe à la périphérie des quartiers arabes, où elle pouvait tout observer sans être vue, sa séparation linguistique peut être interprète de ce passage clair :

Je suis née dans une maison où la langue de France est la langue, la langue arabe n'a pas droit de maison. Mon père garde la langue de sa mère dans une terre obscure, interdite, qu'il garde de la langue séductrice. Pas de rivalité entre l'une et l'autre. L'ombre de la langue arabe la préserve comme s'il devait taire une langue secrète, clandestine, mon père fait silence. La langue de mon père est maudite ? C'est ce que je crois quand je franchis la clôture et parce que c'est la guerre. Mon père m'aurait protégée du diable ? Les filles de la colonie me le disent, l'autre langue, la sournoise, la félonne, langue de l'enfer sous terre... (SEBBAR L. , 2003, pp. 13- 14)

La langue arabe est une langue qui n'a pas été transmise dès l'enfance donc, elle n'a pas d'existence pour Leila Sebbar son père a fait de la langue française « pour Leila » une réalité et un mythe, transmise dans son pays natal qui en réalité un pays arabe, berbère, ottoman, musulman. Leila se demande toujours le pourquoi de cette attitude étrange vis-à-vis d'une langue maternelle, qui en toute circonstances, devrait être une langue aimée, partagée et sacrée. « *Le Français, la seule langue réelle et mythologique que mon père me transmet sur sa propre terre arabe, berbère, ottomane, musulmane, dont je ne sais rien, séparée* »(SEBBAR L. , 2003, pp. 55- 56)

Leila demeure en recherche d'une réponse concrète sur ce fait, c'est pour cela que le thème de la langue est partout présente dans ses livres ; elle déclare à cet effet :

En France quand je me réveille d'une certaine manière, que ma mémoire se réveille, Je vais dans les quartiers périphériques, au début je ne sais pas pourquoi puis je comprends que c'est pour entendre l'arabe, c'est pour entendre une langue que je ne parle pas et que je ne comprends pas et que j'aime entendre.(DANA, 2003)

Elle déclare en toute sincérité son ignorance de la langue du père, qui est la langue arabe. Rien qu'on regardant le titre qu'elle a choisi pour son livre, on peut sentir ce sentiment qui exprime un manque, un blanc dans sa vie qu'elle voudrait et souhaiterait tant combler, ce manque qui l'arrange et qui exprime une nostalgie de la langue du père perdue mais qui était là comme elle l'a clairement déclaré : « on peut perdre quelque chose mais qui était là ».

Cette nostalgie qui est exprimée. Dans les six phrases qui les introduisent :

« *Je ne parle pas la langue de mon père* »(SEBBAR L. , 2003, p. 11)

« *Mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère* »(SEBBAR L. , 2003, p. 33)

« *Je n'ai pas appris la langue de Aïcha et Fatima* ».(SEBBAR L. , 2003, p. 49)

« *Mon père ne m'a pas appris la langue des Femmes de son Peuple* ». (SEBBAR L. , 2003, p. 59)

« *Je n'ai pas appris la langue de mon père* » (SEBBAR L. , 2003, p. 79)

« *Je ne parle pas la langue des Sœurs de mon Père* »(SEBBAR L. , 2003, p. 105)

Ces expressions sont significatives, elles énoncent la rupture de la langue arabe de la part de l'écrivaine chose qui l'a marquée et qu'il poussé à écrire et fleurir dans une littérature distincte des autres.

b) L'Arabe langue traumatisante et insolente :

Un fait qui tourmente Leila Sebbar et sur lequel elle a rédigé de nombreuses pages, une scène qu'elle ne cesse de répéter dans son récit :

Elle et ses sœurs sur le chemin de l'école et ce qu'elles essuient chaque jour comme insultes des garçons arabes. Un fait qu'elles se gardent de confier à leur père. Elle déclare avoir publié cette scène dans un texte intitulé « La Moustiquaire. ».« *Mon père n'a pas entendu les mots criés vers nous, contre nous, les mêmes à l'aller et au retour. Les petites filles étrangères qu'on insultait à distance, les filles du directeur qu'on n'approchait pas...* » (SEBBAR L. , 2003, p. 36)

Ses Sœurs se taisent aussi bien que son Père, qui ignorait cet incident. Les insultes reçues aux Filles de Sebbar et dont elles ignorent le sens, ces mots de la langue du père qui ne les entend pas parce que ses filles marchent seules toutes trois sur le chemin de l'école : si leur Père leur avait appris sa langue maternelle, elles sauraient au moins de quoi il s'agit.

Ces mots que Leila retient et qu'elle n'ose pas dire à voix haute ni en parler à son père bien qu'elle les décrits comme des cris articulés, et qu'elle est sûre qu'ils sont obscènes. « *Ces mots qui sont interdits, que je ne dois pas retenir je les prononce, mes Sœurs je ne sais pas, j'ignore le sens précis des mots, mais je suis sûre que l'insulte est sexuelle* » (SEBBAR L. , 2003, p. 36)

Elle continue à les entendre encore, violents comme les pierres jetées, visant l'œil ou la tempe, séducteurs. Si elle en savait le sens, elle pourrait en parler à son Père et à cause de son ignorance de la langue arabe, une langue qui est étrangère, elle préfère se taire tout comme son père qui ignorait tout ce qui arrivait à ses filles. « *La langue de mon père devient une langue de l'agression* »(LEBOUCHER, 2007)

Ne maîtrisant pas la langue du père, celle du peuple colonisé, Leila Sebbar écrit en langue française une littérature presque étrangère : « *Dans la langue de ma mère j'écris des romans avec de l'étranger* »(LARGUET, 2005), là où elle se trouve elle est en exil, celui d'une langue qu'elle n'a jamais parlé, la langue du père devenu pour elle « *L'étranger bien aimé* ».

Elle écrit dans l'exil de la terre, de la mère, du côté de l'Algérie abandonnée à cause du choix de son père qui a choisi d'épouser une française, qui vient de France. Dans son exil, Leila, comme tout autre écrivain exilé ou immigré, se voit confrontée naturellement à la nécessité de se définir en fonction de son origine et de ses valeurs, face à la diversité des croyances, des opinions qu'ils rencontrent de ses périple.

Leila, une exilée, qui a refait sa vie seule ou loin, coupée de l'environnement dans lequel elle a grandi, a pris conscience des vécus distincts qui l'ont constitué.

III. Ambiguïté de statut et mémoire fragmentée :

Fruit d'un mariage mixte, la narratrice parlant la langue de la mère et ignorant celle du père, ce mal qu'elle n'arrive pas à affronter, à dépasser un point faible dont elle ne peut se passer, qu'elle ne peut ignorer, ni vivre sans y penser. Cette mixité qu'elle revendique et dont en ressent le besoin d'exister dans ce récit, est d'une grande importance, elle témoigne d'une douleur vécue chaque jour et à chaque moment qui passe de sa vie. Elle se sent son identité vacille :

« Je ne sais pas comment j'existe, je suis une personne, certes (...). Simplement, la mémoire est blanche, vide, sans inscription religieuse ou familiale qui lui donne de la profondeur une épaisseur tangible, réelle ; un sol dont on puisse lire et déchiffrer les strates géologiques généalogiques. Rien n'est dit, mais le « je » est proscrit, des deux côtés maternelles et paternelles »(SEBBAR L. , 2010, p. 7)

Cet état s'inscrit dans une dualité de deux lieux protagonistes : un « ici » (le pays d'accueil) et « là-bas » (le pays natal) ; un déplacement, un transfert dans un autre groupe social et par conséquent un échange et une confrontation. Ceci représente souvent pour l'immigré une source de souffrance, une angoissante interrogation sur le destin de son pays d'origine ou sur son propre sort. L'immigré, loin de son pays natal ressent un déséquilibre psychologique et socioéconomique. Il est partagé entre le retour au pays d'origine ou à son établissement en France, ce phénomène d'immigration est caractérisé selon le sociologue Abdelmalek Sayade (1999) par deux expressions contradictoires « *la double absence* » et « *double présence* » ; tous d'abord, « *la double absence* » est une expression employée pour d'écrire la première génération émigrée en France.

Elle exprime la présence mentale du pays d'origine chez les immigrés, malgré leur absence corporelle. Ce qui implique chez eux une présence corporelle et une absence mentale du pays d'accueil-cette génération établit une relation rétrospective autant parce qu'elle est toujours déterminée par le passé qu'elle a laissé derrière elle.

L'exilée géographiquement plus que culturellement est vécu d'une nostalgie, dans une position pénible et embarrassante, caractérisée par un itinéraire imaginaire entre le passé et le présent, entre le présent pays d'origine et le pays d'accueils.

Quant à « la double présence » c'est une expression qui décrit la situation de la deuxième génération issue de l'immigration « les beur ». Leur double présence signifiée leur appartenance à deux mondes différents ou même temps.

Ils sont confrontés à deux cultures différentes, celles des parents et celle du pays natal qui est considérée comme leur pays d'origine, des parents dont les racines sont ailleurs pour l'un ou pour les deux. Cas de notre écrivaine, déchirée entre le retour culturel aux origines de ces ancêtres et l'assimilation dans la société française où elle se sent française, entre l'obstination de ses origines subit par son père et la civilisation représenté par la société française.

Cette ambiguïté laisse l'auteure de *Je ne parle pas la langue de mon père* dans un état conflictuel, qu'elle n'a pas choisi et qu'elle revendique obstinément. Pourtant, vivant dans un pays musulman où la tradition, la religion et les coutumes étaient différentes de celles des français, l'Algérie où l'ordre patriarcal fut autoritaire et où les femmes tout comme les filles portaient le voile et restaient à la maison. Sebbar fait habiller ses filles à la française dans le consentement total de leur père.

Comment n'auraient-ils pas, toujours à l'affût d'un fragment minuscule de peau féminine, hurlé de joie et de colère au passage de ses jambes nues jusqu'à la cuisse et blanches, six fois exhibées, au rythme de la marche et de la courte jupe plissée qui ourlait le tablier de l'école. (SEBBAR L. , 2003, p. 41)

Cette manière de s'habiller semble contrarier Leila elle-même, elle se permet à cet effet, d'apporter une critique très sévère, de juger même son père et sa mère, elle déclare : « ...*Ce père n'avait-il pas de religion, était-il un chien d'infidèle, pour laisser ses filles au caprice d'une chrétienne sans jugement ?* » (SEBBAR L. , 2003, p. 41)

Leila ne s'arrête pas là, et se permet d'autres opinions, accusant de la sorte sa mère, s'imagine des propos plus choquants apportant ainsi un jugement clair et ouvert :

...Ces filles ne savent pas qu'elles étaient impudiques, étrangères à la langue et à la coutume qui voilent depuis les cheveux jusqu'à la cheville, ces filles de la citadelle hermétique que leur mère, la française, habillait très court à la manière des nazaréennes dévergondées et que le père abandonnait à la voie publique et au regard des garçons... (SEBBAR L. , 2003, p. 41)

En lisant ce récit, le lecteur aura l'impression que sa narratrice est très attachée à cette religion et ces coutumes et qu'elle les connaît à la lettre. Qu'elle a toujours vécu dans ce pays et qu'elle a été consentante à ce mode de vie et qu'une part d'elle souhaitait ardemment faire partie de ce monde qui lui est interdit. Leila et ses sœurs étaient gardées par deux bonnes sœurs Fatima et Aïcha. Elles regardaient Fatima chaque matin, en arrivant chez la française, enlever son voile – cette scène, que décrit Leila lui laisse un sentiment d'envie comme si elle voulait mettre ce voile et être musulmane dans le pays d'origine de son père elle raconte cette scène d'enfance inoubliable, « ...*Les filles de la française la regardant médusées, enlever lentement le voile (...)* Elles auraient aimé, que Fatima les voile à la manière des femmes du quartier, ... »(SEBBAR L. , 2003, pp. 55- 56)

Ce souhait est loin de devenir une réalité. Leila est en France, vivant selon les modes des français, elle ne veut ni apprendre la langue de son père, ni revenir en Algérie, elle a fui dans les livres, et plus tard, elle s'est réfugiée dans l'écriture, l'écrivaine s'est mise à rédiger des œuvres, des essais et des nouvelles en français, langue de sa mère. Elle nous livre une production littéraire abondante et ses livres ne cessent de se poursuivre, on y trouve presque les mêmes thèmes qui se rapportent à la mémoire, à l'exil, à la langue, à la guerre. Tous ces thèmes qui rappellent son pays d'origine, comme si elle n'a jamais vraiment quitté l'Algérie. Ce pays où elle ne veut retourner qu'après avoir tout écrit et tout exprimé. La simplicité et l'élégance de l'écriture de Leila Sebbar font passer une émotion profonde et sans apprêts, qui permet à l'auteure de tresser avec naturel l'histoire tourmentée d'un pays et celle d'une famille prise dans un entre-deux culturel.

Leila Sebbar s'est longuement expliquée sur son sentiment d'identité « croisée » dans sa correspondance publiée avec Nancy Huston². Se déclarant ni Beur, ni maghrébine ni pieds noirs, ni français, elle ne se sent nulle part. Elle dit que son expérience en France est une expérience d'exil, qu'elle n'essaye pas de s'intégrer dans une communauté quelconque et qu'elle ne cherche pas à se lier immigrés étrangers en France. Elle est néanmoins hantée dans ses œuvres de fiction par les aléas des enfants issus de l'immigration arabe et se range donc parmi les romanciers et poètes partiellement exogènes de la culture dominante dans lettres parisiennes, elle écrit :

je prends conscience aujourd'hui du vide auquel je suis confrontée [...] je ne me sens plus de communauté, de famille, d'esprit [...]. Aussi, comment, où me situer ? Il me semble parfois que ma seule terre, peut-être aussi pour toi, c'est l'écriture, l'école, les livres.(SEBBAR L. , 1982, p. 60)

²Cf. Sebbar, Leila, Nancy Huston, *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, Barrault, 1986, J'ai lu, Paris, 1999.

Ce sentiment de non appartenance a été exprimé par Sebbar à plusieurs occasions. Dans *Shérazade 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (1982), par exemple, elle campe un personnage de fugueuse, et la fugue symbolise le désir de ces enfants qui ne veulent pas appartenir à la communauté familiale ou à la tribu. Ils rejettent les traditions, surtout les filles. La fugue représente cet aspect de liberté qui n'est pas la famille et qui n'est pas encore la société française. Cette fugue, est un élément qui contribue, selon Sebbar, à la construction d'une identité parce que pour elle la fugue est un refus de l'identité donnée à la naissance. D'ailleurs Leila Sebbar a dédié « Parle mon fils, parle à ta mère (SEBBAR L. , 1982), à *tous les beurs*, parce que le jeune homme avec lequel sa mère monolingue, dans une cité de banlieue où il revient à l'improviste après des années d'absence et de silence est un beur.

III. 1. Présence absence du père :

Le silence du père, ou encore la communication rompue entre le père et sa fille, sont représentés dans le discours à travers le dialogue sans cesse interrompue entre les deux protagonistes : des questions qui restent sans réponses à propos de ces années-là, écrit-elle.

Le silence paternel devient un prétexte voire un moteur de la création quand son silence se veut peut-être un adjuvant à cette dernière, le père malgré son savoir d'instituteur ne permet pas à ses enfants d'accéder à une connaissance qui dépasse l'apprentissage scolaire : une connaissance de leurs origines. La compréhension de l'histoire de leur pays natal, une clef d'analyse pour entendre le présent. Le père Sebbar n'a rien dit de la maison de sa mère, de son peuple, de sa langue, ni du pays, de son histoire de ses histoires. Rien, c'est le silence, obstinément, du côté du père, de l'arabe, de l'Algérie.

Silence imposé à l'enfant, à l'adolescente Leila Sebbar, qui ne doit pas savoir, qui ne doit pas voir ... l'horreur de la guerre. Elle est « protégée » par ses parents. La violence coloniale est à l'origine de son départ d'Algérie, de sa libération. Avec la permission de ses parents, elle quitte le pays pour l'université et puis elle s'installe à Paris jusque-là il y a eu des silences, l'inconnu profond, un père mutique qui tait sa langue, sa tribu.

Le choix du père ne fait qu'aggraver le malaise de sa fille qui croit toujours que son père les met en exil de sa langue, que son silence fait de sa langue une langue absente, abandonnée, voire interdite même pour les futurs petits enfants qui lui seront eux aussi étrangers, ainsi elle déclare sur le silence :

Son silence les protège. C'est ce qu'il pense et depuis que des enfants lui sont nés corps et langue divisés, il en est ainsi, il doit être ainsi jusqu'à la prochaine génération des enfants étrangers au-delà des mers, hors de lui, à qui il a parlé dans la langue de l'exil, l'unique désormais, avec l'accent et la voix et la rive ou la colère de sa terre absente, abandonnée, interdite (SEBBAR L. , 2003, pp. 22- 23)

Cette protection qui n'a rien à voir avec le vrai sens du mot car Leila et ses sœurs avaient besoin d'un acte de présence réel de leur père. Lors de leur chemin à l'école où elles recevaient les insultes des garçons, choquantes et violentes qu'elles voudraient plaindre à son père, mais faute d'incompréhension de la langue l'a empêchée de le lui rapporter, donc de demander son aide, à ce propos elle dit :

La langue de mon père devient une langue de l'agression, la langue de la cruauté de ces garçons en face de trois petites filles désarmées. C'était de petits sauvages. Mes parents ne pensaient pas que cela soit possible parce que dans leur idées ces garçons venaient à l'école –c'étaient des élèves de l'école et donc ils ne pouvaient se comportaient comme ça mes parents ne voyaient pas la différence entre le

dedans et le dehors-le dedans protégés, et puis le portail franchi, c'était le dehors, c'était la rue, c'était l'étranger-un étranger agressif.(LEBOUCHER, 2007)

Leila se sentait étrangère vis-à-vis de sa terre, aussi bien que sa langue qui demeure absente, cachée, à cause de son père qui essaye de la retenir dans l'obscurité, cédant la place à une autre langue qui conquiert tous l'espace et vit à la lumière des jours.

Rien, ni les mots, ni les pages, n'éclairent le pays de mon père-pourtant le ciel est bleu, la mer est bleue et le soleil. Mon père appartient à sa langue, la langue absente qu'il retient. Mon père tient sa langue dans l'ombre. Elle ne parle pas, ne chante pas, ne légende pas. Il laisse à l'autre langue un vaste territoire qu'elle confisque pour l'occuper et le féconder.(SEBBAR L. , 2003, p. 104)

Ce silence qui marque toujours l'univers de Leila Sebbar, la laisse dans un état perplexe par rapport à une langue qui devrait être normalement une langue maternelle –Au contraire, elle aliénée, mise à l'écart comme s'il s'agissait d'un secret défendu qu'il faut à tout prix cachet laissent tous l'espace à une autre langue qui séduit son père et le laisse vivre dans exil de sa langue, et même dans son propre pays, privant ainsi sa fille d'une langue à laquelle elle a droit.

L'absence du père est notamment remarquable dans ses conversations téléphoniques avec le père :

Je voudrais savoir...- qu'est-ce-que tu veux savoir encore ? ...Pourquoi tu veux savoir tout ça ? A quoi ça sert ? ... Il faut oublier... Oublier, pourquoi ? Tu dis qu'il faut oublier et tu ne veux pas dire pourquoi...- Non, ma fille, non...Laisse, oublie tout ça.... C'est pas la peine, crois-moi, ce n'est pas la peine...- Mais papa, ce que tu sais toi, tu es peut-être le seul... et si tu ne racontes rien – Le seul... Tu plaisantes, ma fille, je ne suis pas le seul à savoir, et puis tout le monde sait, ça sert à quoi de répéter – De répéter quoi... Quoi ? Dis-moi ...Tu crois que tout le monde sait...Les livres ne disent rien et toi non plus...- Ecoute, ma fille, si je pensais que c'est important, je te répondrais...Alors qu'est-ce que tu veux savoir ? –Tout »(SEBBAR L. , 2003, pp. 12- 13)

Ici a Sebbar relate, comment son père a toujours opposé le silence à sa volonté farouche, obstinée, de pénétrer son histoire et celle de son pays, son père n'a pas parlé c'est un homme qui parle peu, il attend que les autres parlent, il écoute, il est là patient comme son nom l'indique, référence à sa signification arabe « SEBBAR ». Les conversations de Leila et son père expriment, la curiosité et la volonté de tout savoir sur son pays et son histoire car pour elle les livres ne suffisent pas, cette situation et à chaque fois qu'elle lui demande une explication, il refuse de lui répondre même pendant son enfance quand il l'ordonna de ne pas rester au balcon : « *Ne reste pas là sur le balcon – pourquoi ? C'est dangereux... il commence à faire nuit à cause de la nuit ? Tu sais pourquoi... je ne veux pas te voir là, c'est tout.* »(SEBBAR L. , 2003, p. 20)

La curiosité de la fille est piquée par le silence du père, qui se renforce devant l'insistance de la fille.

La présence absente du père représente l'autre rive de la Méditerranée c'est la partie algérienne de l'écrivaine, cette partie de manifeste par le fait que ce père c'est toujours tenu à l'écart, loin dans le silence qui est lié à l'exil à une amnésie, à la fois historique, politique et linguistique cette opacité est gravée dans la mémoire de la narratrice chose qui l'a poussée à écrire. « *Mon écriture est un travail de mémoire à partir de ces silences, de ces amnésies. C'est l'histoire d'une vie.* », dit-elle.

III.2. L'écriture de l'identité multiple :

L'identité et la construction identitaire ont fait l'objet de nombreuses discussions en différentes disciplines. L'identité peut être envisagée de plusieurs façons, selon Amine Maalouf :

L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenance autonome ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue, d'une seule appartenance soit touchée et c'est toute la personne qui vibre [...] Lorsqu'on sent sa langue méprisée, sa religion bafouée, sa culture dévalorisée, on réagit en affichant avec ostentation les signes de sa différence ; lorsqu'on se sent au contraire respecté, lorsqu'on sent quand a sa place dans le pays où l'on a choisi de vivre, alors on réagit autrement.(MAALOUF, 1998, p. 60)

Et si on se réfère aux travaux de Kristeva(1988)³, on considère que l'identité s'exprime aussi dans la façon consciente et inconsciente avec laquelle l'individu se situe par rapport aux autres, dans les choix de discours et de langue pour adopter un concept de l'identité qui rend compte de la multiplicité des positionnements du sujet, de sa relation à l'autre dans un contexte d'inégalité sociale.

L'éloignement, de son lieu, de sa langue d'origine et de son groupe d'appartenance, permet à l'exilé grâce à la réflexion et la définition de son identité, de s'en rapprocher, en effet, l'identité se construit lors de l'expérience de la différence, lorsque celle-ci résonne chez l'individu et fait miroiter « l'autre » qui se trouve à l'intérieur de soi. (KRISTEVA, 1988, p. 78)

Pour Leila Sebbar, le croisement culturel tient donc lieu d'identité, en choisissant de se situer à la croisée de cultures opposées, société arabe et occidentale et de prendre en compte le double héritage culturel qu'elle doit à sa naissance, l'auteure refuse de se laisser enfermer dans l'image sclérosée et sclérosante que la société européenne renvoie à ceux qu'elle considère comme autre.

A la simplification identitaire Leila Sebbar préfère une identité territorialisée qui trouve une filiation et une ligne dans le travail de la fiction. Dans son récit, *Je ne parle pas la langue de mon père*, elle tisse son récit en bordant à partir d'une double matière : le réel et l'imaginaire en se référant à la culture, l'identité et la religion de son père. Tout en abordant la culture, l'identité et la religion française, le choix traduit son ambivalence entre les deux rives de la méditerranée. L'écrivaine a su deux langues, l'une apprise dès l'enfance et l'autre seulement entendue.

Cette différence a permis de révéler une autre facette de sa personne, une personne qui se rend compte de sa distinction par rapport aux autres.

Ainsi Michel Laronde peut-il affirmer que :

Pour parler de mon identité, je suis condamné à priori à deux choses : à me mesurer sans cesse à la conscience que j'ai de l'autre en moi ; à me déchirer de sa présence en moi pour rendre compte [...] Il s'agit à la fois de se faire autre, de s'incorporer, de s'intégrer, et de mesurer l'écart de sa propre singularité pour faire advenir une écriture créatrice. (LARON, 1993, p. 34)

Cette différence a été vécue lors de son exil des années après son départ de l'Algérie, cette dernière se manifeste par l'étrangeté de la narratrice vis-à-vis de la langue de son peuple, chose

³ Kristeva, Julia *Etrangère à nous même*. Paris : Gallimard 1988

qu'il lui permet de se construire une identité propre à elle, Kristeva affirme : « *l'étranger commence lorsque surgit la conscience de ma différence et s'achève lorsque nous nous reconnaissons étrangers* » (KRISTEVA, 1988, p. 9)

Leila Sebbar ressent cette différence qui existe entre son père et elle, et c'est là qu'elle commence à se considérer comme étrangère à son propre père. A partir de cette comparaison, elle essaie de se définir en cherchant à savoir les motifs de cette différence. Finalement, elle s'aperçoit que cette différence est du côté de la langue de son père qu'elle ne parle pas. C'est cet autre qui la concerne et qu'elle cherche à comprendre, c'est cette part d'altérité qui l'intéresse en plus de celle de l'exil⁴.

Le psychologue Tajfel (1982, p. 8) explique que l'individu définit son identité en fonction de son appartenance à un groupe social. Selon cette définition l'individu qui s'interroge sur lui-même doit nécessairement se demander à quel groupe social est-ce que j'appartiens ?

Les êtres humains, comparent les comportements et les valeurs des uns et des autres. Cette comparaison leur permet de catégoriser les individus en groupes sociaux qui partagent les mêmes comportements et valeurs. De plus, elle permet aux individus de s'attribuer une identité sociale.

Ainsi le concept d'identité développé en psychologie sociale montre la façon dont se construit l'image que nous avons de nous-mêmes en fonction des contextes sociaux dans lesquels nous vivons et des apprentissages sociaux dans lesquels nous sommes impliqués.

L'identité est par conséquent une dimension de la relation sociale qui s'actualise dans une représentation de soi, en tant qu'élément de notre identité, le social est bien autre chose qu'une réalité extérieure à nous ; elle est le tissu qui nourrit nos désirs et nos valeurs il les construit en une image de nous-mêmes, désignée sous le terme d'identité personnelle ou le soi. Il s'agit d'un processus psychologique de représentation qui se traduit par le sentiment d'exister en tant qu'être singulier et d'être reconnu comme tel par autrui ; il donne lieu à une estime de soi et une conscience de soi.

A travers l'explication psychologique du terme identité, nous constatons que je ne parle pas la langue de mon père tourne autour d'une présentation de soi où la narratrice tente de retrouver la langue originelle perdue par rapport à son groupe social, celui de ses racines algériennes. Partant du principe que la langue est un facteur qui maintient la structure sociale et patriarcale. L'écrivaine se donne ambition de parler de son malaise vécu quotidiennement façon pour elle de se situer, de chercher son patrimoine de s'inscrire à travers un aligné littéraire.

L'écriture devient un lieu où l'écrivain peut contrer son inquiétante étrangeté ; Leila Sebbar écrit en l'absence de la langue arabe qui va venir hanter son écriture à la fois comme quelque chose qui va voiler la langue française et la conception de l'écriture qui l'accompagne et qui va la rendre quelque peu étrangère à elle-même, la romancière cherche sans cesse à réconcilier par l'écriture le monde du père et celui de la mère, celui d'un passé idéalisé et celui d'un présent à construire, à travers un travail d'un, mémoire et de construction identitaire.

Cette situation particulière dans laquelle elle se trouve fertilise une écriture qui se conçoit comme un va-et-vient vertigineux entre des imaginaires moins opposés que complémentaires- ce va-et-vient regard fractionné et chevauchement de perspectives, permet à l'auteur d'établir une sorte de pont entre ses deux pays, et les deux cultures qui la constituent. Cette situation transparait continuellement dans son écriture, qui de ce fait porte en elle les marques d'une Algérie perdue et sans cesse imaginée. Perte de repère, perte de sens et perte de mémoire, l'écriture se fait tentative de

⁴ Entretien diffusé sur TV5 présenté par Jean Pierre Bouillez le 09/01/2003

manière des bribes de ceux qu'elle a perdue et de construire de nouveau rêve à partir de quelques éclats.

Si Leila Sebbar puise dans les sources de l'hybrides et de métissage, son écriture dans son éclatement, correspond à la fois à un déracinement et à la séparation d'un lieu, réelle perte d'une terre, à une coupure à l'intérieure de son pique corps. Aussi, son œuvre a-t-elle pour tâche de questionner infatigablement la position de son auteur entre deux langues et deux cultures.

L'écriture m'ait à la suite de ce questionnement, reprend à son compte ce qui illustre le thème de la séparation et l'idée d'un être toujours à la recherche d'une unité corps à la quête dès son âme :

Notre identité est à la fois plurielle et partielle. Parfois, nous avons l'impression d'être à cheval sur deux cultures ; et parfois d'être assis entre deux chaises. Mais même ce terrain est ambigu et mouvant. Ce n'est pas un territoire inculte pour un écrivain. Si la littérature consiste en partie à trouver de nouveaux angles pour pénétrer la réalité, alors une nouvelle fois, notre éloignement, notre grande perspective géographique peut nous fournir de tels angles. (RUSHDIE, 1993, p. 26)

Ainsi, Salman Rushdie affirme que l'exil est un don pour l'écriture et la source de richesse au tant que source de malheur et de déchirements, pour Leila Sebbar l'exil représente une forme de libération identitaire :

Je suis là à la croisée... à ma place, en somme, puisque je suis une croisée qui cherche une filiation et qui écrit dans une lignée toujours la même, relie à l'histoire, à la mémoire, à l'identité, à la transmission je veux dire à la recherche d'une ascendance et d'une descendance, d'une place dans l'histoire d'une famille, d'un peuple, au regard de l'histoire et de l'univers.(SEBBAR L. , 1982, p. 138)

La langue ainsi réinventée donne à l'auteure la possibilité de se poser en tant que « je », entant que sujet. Le fait d'être coupée de la langue de son père signifie pour celle en quelque sorte, être privé d'accès à une partie d'elle-même de son histoire, de son pays natal, dès lors, écrire devient une quête de son identité à travers le silence de la langue du père, à travers l'écoute, modestement, de cette langue à la fois étrangère, inaccessible et intime, entendue dans la abiche de tant de personnages, particulièrement des femmes peupler ses livres.

Leila Sebbar ne parle pas la langue de la terre de son pays, de son père, qui est sa terre natale, donc c'est la terre de son corps, de son corps dans l'enfance, de son corps dans l'adolescence. Elle pense qu'avec toutes ces années passées dans ces quartiers arabes populaires, avec la langue arabe absente à parler présente à entendre seulement en dehors de sa petite famille, elle a peut-être de cette terre quelque chose à hériter, cette idée est évoquée dans lettres parisiennes parlant du : « *Deuil du pays natal, d'une terre évidente simple dont j'aurais juste à transmettre* (SEBBAR & HUSTON, 1986, p. 22), elle a évoqué également le deuil de l'identité en disant : « *Si je parle d'exil, je parle aussi de croisements culturels ; c'est ces oints de jonction et disjonction où je suis que je vis, que j'écris* »(SEBBAR & HUSTON, 1986, p. 22)et pour elle l'identité complexe ça veut dire qu'on ne naît pas avec une identité de tous les droits ; on naît avec une nationalité mais l'identité est toujours à gagner, toujours à construire. Elle n'est pas là depuis toujours, c'est ce travail là, de construction qu'elle fait dans l'écriture. Ecrire lui donne une identité qui ne soit pas meurtrière ou dangereuse pour elle.

IV . L'oralité : langue du père retrouvée :

La tradition orale a longtemps constitué la manière dont les sociétés caractérisées comme anciennes, ont tenté de préserver et de transmettre leur histoire et leurs traditions aux générations futures. Dans ces sociétés, elle apparaît avant tout comme moyen de sauvegarde et de transmission des valeurs culturelles, dans notre récit la notion de l'oralité se caractérise par l'emploi linguistique des mots arabes qu'on peut les clarifier selon leurs catégories syntaxiques.

a. Des endroits et des lieux populaires de son pays d'origine évoqués souvent comme souvenirs d'enfance de Leila Sebbar : Blida la cité musulmane, Alger le clos-Salembier Ténès – Maghnia. Hennaya de Tlemcen, Bordj, Batna, le quartier d'enfance à Eugène- Etienne à Hennaya près de Tlemcen, Oran, Aflou, Bouzariah, Sidi Bel-Abbes Mostaganem.

b. Des expressions et des termes algériens : *Allah Aakbar, Imam, La Mecque, l'eau de Zemzem, La Kaaba, Cheikh, Le jeûne, Hadj.*

c. Des termes et traditions vestimentaires : *Fauta, Haïk, Gandoura, Djellaba blanche Sofa.*

d. Des mots qui renvoient à une nomination « statut » *caïd, Emir, Lala, Imma Bnat.*

e. Des insultes : *Fellousse, Harkis, Harka.*

f. Des plats traditionnels : *Chorba.*

g. Des expressions en charabia : le chant des sœurs de son père : « *Jema la galeta...* » ; la sourette.

Le texte de Sebbar se caractérise par un aspect particulier celui de la répétition introduite et frappante qui demeure traversé par des pulsions et une énergie qui sont propres au texte oral, cette répétition se voit apparente tout au long du récit : « ...*je lis à haute voix les livres de la collection « Rouge et Or »...je lis bien je le sais...j'aime lire pour fatima...je lis, je lis. Je les entends tourner le linge...je lis...* » (SEBBAR L. , 2003, p. 43)

De ce fait, la nécessité d'intégrer l'oralité dans la littérature écrite est une manière de surmonter l'exil, compensation linguistique et particularité culturelle, cette oralité chez Leila Sebbar est convoquée à la recherche d'une sorte d'écriture thérapeutique, et témoigne de la charge de la langue qui pèse sur l'auteure par cette superposition de la langue orale et de la langue écrite, le récit instaure un espace pour bannir la différence culturelle, la fécondité de l'osmose entre langue orale et langue écrite porte en elle la création d'une langue toute nouvelle qui est très originale, et riche de possibilités de développements, et qui rejoint l'idée de la quête d'une mémoire-identité.

On peut ainsi dire que l'écriture ne naît pas des désirs spécifiques d'écrire mais du besoin de remplacer le discours oral raté. Par la même, nous avons remarqué que le récit néglige l'aspect esthétique car la narratrice s'engage dans une écriture automatique, à tout hasard, rapide et sans prendre le temps de réfléchir, ce procédé que beaucoup d'écrivains ont adopté et qui donne naissance à des textes profonds en dépit d'une liberté totale sans considération pour les plans de texte, l'esthétique ou un quelconque fil conducteur d'idées cette technique est approprié aux écrivains surréalistes.

D'une manière générale l'écriture automatique chez les surréalistes permet d'ouvrir l'esprit à l'inconscient qui s'effectue dans un état second entre sommeil et éveil.

Cet état a été expliqué par André Breton dans son ouvrage « Les champs magnifiques. » inspiré des travaux de Freud : « *Ecrire tout ce qui nous passe par la tête.* » de façon à libérer les rêves désir, etc., de l'inconscient. La psychologie adhère à la théorie de Freud selon laquelle l'inconscient recèle une grande partie de la personnalité d'un individu, les peurs, les frustrations, ainsi que les blessures cachées y sont souvent enfouies, constituant progressivement un fardeau pour le développement psychologique de l'être, les travaux de Freud sur l'inconscient furent de la plus haute importance pour les surréalistes afin de mettre au point des méthodes pour libérer l'imagination. A ces propos en faisant une comparaison entre cette technique d'écriture et ce qu'on remarque en analysant le

discours de notre narratrice qu'elle adopte la même manière d'écriture par le recours à l'imagination car le projet de l'écriture s'inscrit essentiellement à partir d'irréel pour parvenir au réel, sans ça on sent plus le goût de la littérature.

D'ailleurs, dans sa correspondance avec l'écrivaine Nancy Huston, elle se donne une définition d'elle-même :

Et puis, pour moi, la fiction, c'est la suture qui masque la blessure, l'écart, entre les deux rives (...) C'est là seulement là que je me ressemble corps et âme et que je fais le pont entre les deux rives, en amont et en aval... Ailleurs, et dans un temps, un espace que je ne peux consacrer à écrire, je suis presque toujours mal ; en risque permanent d'hystérie ou de mélancolie... (SEBBAR & HUSTON, 1986, pp. 147- 148)

Cette mémoire qu'elle construit à travers les personnages qu'elle met en scène et la fiction l'aide à retrouver l'Algérie parce que dans la réalité, elle sait qu'elle ne la retrouver pas complètement donc cette partie fictionnelle reflète non seulement le besoin de combler le vide résultant du silence paternel, mais aussi et surtout, cette complexité ou fabrication identitaire de Leila Sebbar dont le statut réside dans l'ambiguïté entre exil et origine. L'exil est dans ce cas une écriture qui peut l'éclaircir, lui donner un statut, une image ou un état d'âme. Selon Ivanic : « *Ecrire constitue donc un processus de construction identitaire. Les écrivains se positionnent par le fait même d'écrire* »(IVANC, 1998, p. 28)

V. Conclusion :

A l'issue de cette analyse, on peut dire que le roman de Leila Sebbar *Je ne parle pas la langue de mon père* présente un style exceptionnel traversé par la présence de fragments renvoyant aux silences de père, entraînant une fausse compréhension de l'écrivaine.

La récupération de la mémoire personnelle et collective agit en pulsion thématique d'un « je » Sebbarien qui avoue écrire en français parce qu'elle ne parle pas la langue de son père comme il est indiqué dans son titre qui est significatif « *je ne parle pas la langue de mon père* » exprimant l'importance de la dimension linguistique et autobiographique de cette nouvelle création de Leila Sebbar. C'est justement cette écriture en langue française celle qui assure l'expression de la duplicité, projection d'enjeux identitaires qui puissent servir d'invitation finale à la réflexion de ses propres aveux.

Notre analyse sur ce récit a démontré qu'il s'agit d'une écriture de soi, un travail de mémoire qui met toujours en scène une tension entre deux positions psychiques ; attesté d'une identité (*voilà qui je suis*), témoigner d'une altération (*voilà qui je suis empêché d'être*). L'enjeu semble la *délimitation* de soi ou sens d'un espace intérieur, d'un lieu de déambulation, le récit et son impossibilité. Une telle délimitation de soi prend une valeur spécifique lorsque l'auteur témoigne dans l'écriture d'une expérience psychique d'effraction, d'implosion ou de falsification de l'être, il s'agit notamment des expériences thématiques, extrêmes ou troubles ayant rendu précaire ou incertaine la construction même de l'espace psychique.

A savoir que Leila Sebbar native d'un univers mixte, au milieu de deux cultures et partagée entre deux rives algérienne et française, cette mixité a fait usage de la mémoire pour produire une littérature métisse d'un regard porté sur le passé et qui accomplit libère la signification qui était emprisonnée dans un vécu et dont, on ne voyait pas la portée. Ce regard qui libère de la contingence

de l'actuel et de l'aveuglement qui lui s'impose, c'est donc par la magie de l'écriture que l'écrivaine s'inscrit dans un réseau de ligne de force pour une conscience qu'elle a vécue ; car rencontrer le passé, c'est retrouver les nœuds temporels de la temporalité consciente est ancrée dans une subjectivité vivante et c'est d'elle qu'elle reçoit son être.

La complexité identitaire réside bel et bien chez Leïla Sebbar dans ce lieu mixité qui apparaît dans ses écrits s'articulant généralement au tour de la question d'origine, d'exil de mémoire de déracinement, de père, d'affirmation de la liberté des jeunes filles « beur ».

Ainsi pour clore notre approche de l'écriture de Leïla Sebbar autour de la langue française comme seul véhicule de création littéraire, nous aimerons remarquer comment la coupure langagière avec sa terre natale ne l'a jamais empêché de revenir infatigablement sur ce passé ou la figure parentale a un poids ddéterminer.

La thématique scripturale autour de ce silence à l'égard d'un passé difficile devient insurmontable et parcourt tout son œuvre en quête de réponses, comme un travail constant de définition et redéfinition des événements qui marquèrent l'enfance. Les enjeux identitaires basculent entre l'amour et la fascination envers cette Algérie natale ou le passé et l'enfance exhalent des résonances arabes et des lacunes incomprises.

Dans cette optique, cet aspect d'une littérature métisse, donne lieu à de multiples interrogations concernant ces écrivains issus de l'exil. Comme tant d'auteurs, Leïla Sebbar figure parmi cette tranche intellectuelle, qui s'exprime autrement, en puisant dans les profondeurs de deux cultures totalement opposées, mais qui resteront pour de bon liées à un passé colonial qui en dit autant. De ce fait et nous ensemble d'être face à la genèse d'un genre littéraire interculturel avec toute une génération d'écrivains dont la pertinence du talent littéraire reste indéniable.

Bibliographie

Livres

- KRISTEVA, Julia. (1988). *Etrangère à nous même*. Paris: Gallimard.
- LARON, Michel. (1993). *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris: Hommes & Migrations.
- MAALOUF, Amine. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris: Grasset et Fasquelle.
- RUSHDIE, Salmane. (1993). *Parties imaginaires*. Paris: Christian Bourgeois.
- SAYADE, Abdelmalek. (1999). *La double absence. Des illusions de l'immigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Seuil.
- SEBBAR , Leïla. (2010). *L'arabe comme un chant secret*. Paris: Bleu autour.
- SEBBAR, Leïla. (1982). *Shahrazade 17 ans, brune, frisé, les yeux verts*. Paris: Stock.
- SEBBAR, Leïla. (1986). *Lettres parisiennes Autopsie de l'exil*. Paris: Barrault.

Souames Amira Fracture linguistique et complexité identitaire dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar

- SEBBAR, Leïla. (2003). *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris: Julliard.
- SEBBAR, Leïla. (2004). *Mes Algéries en France*. Paris: Bleu autour.
- SEBBAR, Leïla., & HUSTON, Nancy. (1986). *Lettre parisiennes : autopsie de l'exil*. Paris: Barrault.
- TAJFEL, Hemri. (1982). *Social Identity and intergroup*. Cambridge University Press.

Emissions télévisées

- BOUILLEZ, Jean-Pierre. (2003, 01 09). *Je ne parle pas la langue de mon père*. Consulté le 10 20, 2022, sur <http://www.tv5.org>

Sitographie

- DANA, Catherine. (2003). 173- 184. (C. Méditerranée, Intervieweur) Printemps. Consulté le 10 23, 2022, sur http://www.revues_plurielles.org/zoom/zoom.asp?no_zoom=68nom_theme=Histoire%20d'immigrations&numero_detail=n°45. Consulté 20 Octobre 2022.
- IVANC, Roz. (1998). *Writing and identity : the discursal construction of identity in academic writing*. (J. B. Publishing, Éd.) Amsterdam/ Philadelphia. Consulté le 10 20, 2022, sur <https://benjamins.com/catalog/swll.5>. Consulté 20 Octobre 2022.
- *jetsetmagazine*. (2002, Octobre 23). Récupéré sur [www.jetsetmagazine.net](http://www.jetsetmagazine.net/culture/revue.presse/je-ne-parle-pas-la-langue-de-mon-pere-de-leila-sebbar.21.8362.html): <http://www.jetsetmagazine.net/culture/revue.presse/je-ne-parle-pas-la-langue-de-mon-pere-de-leila-sebbar.21.8362.html>
- LARGUET, Maya. (2005, 12 08). *Amérités*. (L. nouvelle, Éd.) Consulté le 10 20, 2022, sur <http://www.alterites.com/cachecenter-portrait/id-1047.php>
- LÉBOUCHER, Dominique. (2007). *L'exil linguistique dans Je ne parle pas la langue de mon père de Leïla Sebbar. *Ecriture d'Algérie*, pp. 29- 41*. Consulté le 10 20, 2022, sur <http://www.je-ne-parle-pas-la-langue-de-mon-pere-les-cahiers-des-diabes-bleus.htm>.